

The book cover features a decorative border with a repeating geometric and floral pattern. The pattern consists of stylized floral motifs within circular frames, connected by a series of lines and curves that form a rectangular border with rounded corners. The central area of the cover is framed by a large, stylized arch at the top and bottom, with a central square element at the top and bottom of the arch. The text is centered within this arch.

BOILEAU

ŒUVRES
POÉTIQUES

LIVRAIRIE HACHETTE

BOILEAU

ŒUVRES POÉTIQUES

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES

PAR

F. BRUNETIÈRE
de l'Académie française.

LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS
Tous droits réservés.

OEUVRES POÉTIQUES

DE

BOILEAU

A LA MÊME LIBRAIRIE

Boileau : *L'Art poétique*, publié avec une notice et des notes, par M. F. BRUNETIÈRE. Un vol. petit in-16, cartonné.

— *Le Lutrin*, publié avec une notice et des notes, par M. F. BRUNETIÈRE. Un vol. petit in-16, cartonné.

— *Œuvres poétiques*, publiées avec une notice et des notes, par M. F. BRUNETIÈRE. Un vol. petit in-16, cartonné.

— *Poésies et extraits des Œuvres en prose*, publiés avec une introduction, des notices et des notes, par M. F. BRUNETIÈRE. Un vol. petit in-16, cartonné.

— *Œuvres poétiques (Extraits)*. Un vol. in-16, mi-cartonné (Classiques illustrés Vaubourdolle).

— *Œuvres*. Un vol. in-16, relié toile et or (Bibliothèque Hachette).

Lanson (GUSTAVE) : *Boileau* (collection des Grands Écrivains français). Un vol. in-16, broché.

NOTICE

Il y a de plus grands noms que celui de Boileau dans notre histoire littéraire (il y en a même et heureusement plusieurs); il y en a de plus populaires; il y en a surtout de plus aimés; je ne sais s'il y en a de plus répandus, ni peut-être, à certains égards, de plus considérables. La moitié des vers de l'heureux satirique sont devenus en naissant maximes ou proverbes, sont entrés dans l'usage ou dans le courant de la langue, font encore aujourd'hui partie du vocabulaire familier de la conversation. Trois ou quatre générations d'industriels versificateurs, — et parmi eux quelques poètes, — ont salué en lui le *législateur du Parnasse français*. Ses leçons, passant nos frontières, sont allées faire école en Angleterre ou en Allemagne¹. Il n'y a pas jusqu'à ses ennemis même dont les attaques passionnées, injurieuses, maladroites surtout, n'aient contribué, autant ou plus que son propre mérite, à graver son nom dans les mémoires². Et, si quelqu'un enfin — non seulement pour nous, qui sommes de sa race, mais encore pour les étrangers — représente l'esprit français, ou plutôt l'esprit classique, avec presque toutes ses qualités, mais avec les défauts aussi qui en sont le revers ou la rançon, ce n'est pas Molière, ni La Fontaine, ni Racine, c'est lui, Boileau, c'est l'auteur des *Satires* et de *l'Art poétique*.

Voilà sans doute une fortune singulière, telle que l'on en a vu rarement d'analogue; telle aussi que de plus beaux vers que ceux de Boileau, s'ils en expliquaient l'origine, seraient insuffisants pour en justifier la durée; telle enfin que n'en ont pu faire une semblable, en essayant de jouer le même rôle, ni Pope ou Johnson en Angleterre, ni Gottschedt ou Lessing en Allemagne, ni, depuis Boileau lui-même, aucun critique en France. Et, en effet, il faut l'avouer

1. « Il est aisé — dit à ce propos Maccaulay dans son *Essai sur Addison* — de retrouver dans *le Spectateur* et dans *le Gardien* les traces de l'influence à demi salutaire, à demi pernicieuse que l'esprit de Boileau exerça sur l'esprit d'Addison. » Serait-il beaucoup plus difficile de la retrouver dans l'œuvre de Pope ou de Swift même?

Quant à l'influence que Boileau exer-

ça sur Gottschedt, on exagérerait à peine si l'on disait que le savant recteur de l'Université de Leipzig, pour l'avoir subie trop docilement, en est devenu responsable des injustes violences de Lessing contre nos grands écrivains.

2. Consultez particulièrement les *Notices bibliographiques* de l'édition de Berriat-Saint-Prix. Paris, 1850. Langlois

d'abord, quelque talent qu'il ait eu, Boileau, comme Louis XIV, a peut-être en plus de bonheur encore. Il a paru dans le temps précis qu'on l'attendait, ni trop tôt, ni trop tard, dans le temps de la perfection de la langue et de la maturité du génie de la nation¹, et d'ailleurs, à l'une des rares époques de notre histoire où par hasard nous ayons senti le prix de la règle, de la discipline, et de l'ordre. Artiste scrupuleux, tyran consciencieux des mots et des syllabes, nul n'a été plus Français, — que dis-je, plus Français! — c'est plus Parisien qu'on doit dire, ou même plus « bourgeois » en même temps qu'artiste. Et cependant, et avec cela, peut-être à cause de tout cela, s'il y a eu, — depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, — un idéal classique commun à l'Europe entière, l'honneur lui appartient, à ce bourgeois, de l'avoir plus nettement conçu, défini, et fixé, que personne. C'est ce que j'ai pensé qu'il pourrait être intéressant de montrer dans cette *Notice*; — au lieu d'y reproduire une fois de plus sur l'auteur des *Satires* tant de détails que l'on trouvera, si l'on en est curieux, dans tous les *Dictionnaires*, et dans toutes les histoires de la littérature.

I

Si donc je rappelle qu'il naquit à Paris, le 1^{er} novembre 1636, dans la cour même du Palais; que Gilles Boileau, son père, était l'un des commis au greffe de la grand'chambre du Parlement; qu'Anne de Nyellé, sa mère, était fille elle-même d'un procureur au Châtelet; et qu'ainsi, de tous les côtés, il appartenait à la *petite robe*, — on distinguait alors la petite robe de la moyenne, et la moyenne de la grande, — c'est qu'il importe de rappeler ses origines, et avec ou par elles, en même temps, les affinités natives du talent de ce fils de greffier avec le génie de Molière, le fils du tapissier Poquelin, et l'esprit de Voltaire, le fils du notaire Arouet. Avant tout et par-dessus tout, de race et d'éducation, c'est un bourgeois de Paris que Boileau. Comme Molière, comme Voltaire, né dans l'aisance, il a aimé comme eux la vie bourgeoise, large, abondante et saine, une table bien servie, l'argenterie de poids, les tableaux². Comme eux, ou plus

1. J'ai tâché plusieurs fois de montrer — voyez *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, et ailleurs, — comment on pouvait déterminer « le point de perfection d'une langue ». Pour ce que j'appelle ici « la maturité du génie national », elle coïncide historiquement, dans l'histoire d'une littérature moderne quelconque, espagnole ou anglaise, allemande ou

italienne, avec le temps de sa plus grande indépendance à l'égard des littératures étrangères.

2. Voyez, dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris* — juillet-août et septembre-octobre 1889 — l'*Inventaire*, après décès, du mobilier de Boileau. J'y relève, entre autres articles, les tableaux, au nombre de *quarante-sept*, et la vaisselle d'argent, pri-

qu'eux-mêmes, il est fier de sa grand'ville, et il le laisse voir, fier d'être de Paris, et non pas de Rouen ou de Dijon. Comme eux encore il est naturellement frondeur, libre en propos, entêté de son sens, flatteur pourtant et souple au besoin, mais, en actions comme en pensées, plus indépendant au fond, plus hardi même, souvent, qu'on ne l'a cru. Lisez sa cinquième satire : *sur ou contre la Noblesse*. Elle est imitée de Juvénal, je le sais; et vous n'y verrez, si vous le voulez, qu'un lieu commun de morale sociale. Cependant elle est bien forte; quelques traits en sont bien vifs; et, si je l'entends comme il faut, ne signifierait-elle pas peut-être que deux cent cinquante ou trois cents ans de « petite robe » sont une sorte de noblesse aussi, — laquelle, n'ayant rien de moins rare, n'a rien qui soit tant au-dessous de deux ou trois siècles d'épée? Rappelez-vous encore, à ce propos, comme il a parlé des puissances; et d'Alexandre,

Heureux si, de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des Petites-Maisons!

et de Pyrrhus; et de César; et généralement des conquérants ou de la guerre; et non pas une fois, mais deux fois, mais trois fois, mais aussi souvent que l'occasion s'en est offerte à lui :

Un injuste guerrier, terreur de l'univers,
Qui sans sujet courant chez cent peuples divers,
S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,
N'est qu'un plus grand voleur que *Duterte* et *Saint-Ange* ¹.

Duterte est là pour *Troppmann*, et *Saint-Ange* pour *Dumolard*. D'autres viendront qui le rediront, non pas plus vivement, mais plus sérieusement, et, de là, d'autres conséquences.... Il l'a dit, cependant; — et non pas dans le siècle de Rosbach ou de Crefeld, quand le conquérant s'appelait Frédéric II, mais dans le siècle de Rocroi, de Lens, de Mulhouse, de Turkheim, de Steinkerque, de Nerwinde.... Et, pour quelle raison encore, Louis XIV, qui l'aimait, n'a-t-il pas permis qu'il imprimât sa douzième satire : *sur l'Équivoque*; sinon à cause de la liberté que le vieux poète, alors âgé de soixante-dix ans, s'y était donnée de parler presque en « philosophie », comme on allait bientôt dire, et des hérésies, et de la casuistique, et des guerres de religion, et de la Saint-Barthélemy?

Au signal tout d'un coup donné pour le carnage,
Dans les villes, partout, théâtre de leur rage,

sée aux environs de cinq mille livres du temps, qui sont quinze ou vingt mille francs du nôtre. On notera qu'il s'agit là du mobilier d'un vieux garçon.

¹ Rapprochons de ces vers ceux d'un autre Parisien, François Villon, dans son *Grand Testament* :

L'empereur si l'araisonna :
« Pourquoi es tu larron de mer? »
L'autre, réponse lui donna :
« Pourquoi larron me fais nommer?
Pour ce qu'on me voit escumer
En une petiote fuste?
Si comme toy me peusse armer,
Comme toy empereur je fusse ».

Cent mille faux zélés, le fer en main courants,
 Allèrent attaquer leurs amis, leurs parents,
 Et sans distinction, dans tout sein hérétique,
 Pleins de joie, enfouir un poignard catholique...

Tirés d'une satire de Bouteau, pourquoi ces vers ne le seraient-ils pas aussi bien d'un poème ou d'une tragédie de Voltaire? Leur prosaïsme assurément n'y ferait point un obstacle.

Est-ce que je veux d'ailleurs transformer l'auteur des *Satires* en un « Libertin »? en un précurseur de la « Tolérance » ou de la « Libre pensée »? Je pourrais m'en passer le plaisir paradoxal, et en revendiquer au besoin le droit même, rien qu'en rappelant que, dans sa vieillesse, il faisait ses délices du fameux *Dictionnaire* de Bayle¹. Mais si plutôt, comme je le crois, ce ne sont là que des boutades, je dis que ce sont celles d'un bourgeois de Paris au xvii^e siècle, apparenté de plus près à Voltaire, qui va naître, qui est né, qu'à Pascal, ou qu'à Bourdaloue, qui sont morts. Comme il en a le sang, Boileau en a l'humeur; il en a les qualités : le ferme et franc bon sens, la gaieté robuste, la verve railleuse et sarcastique, avec une pointe même de licence. Nous verrons tout à l'heure qu'avec les qualités, il en a les défauts, les « manques », si je puis ainsi parler, et, quoique artiste enfin, presque tous les préjugés. Le moins caractéristique et le moins déplaisant de tous n'est pas celui qu'il nourrit, ou qu'il a sucé avec le lait, contre les gens de lettres qui ne sont que gens de lettres, les Saint-Amant ou les Colletet,

Qui vont chercher leur pain de cuisine en cuisine.

gens de peu, gens de rien, qui écrivent pour vivre, espèces de bohèmes du temps, qui n'ont pas de rentes sur l'Hôtel de ville, pas de consistance, pas d'état dans le monde. Voltaire lui-même, au siècle suivant, n'affectera pas un mépris plus bourgeois pour l'un et l'autre Rousseau : Jean-Baptiste, le fils du cordonnier de la rue des Noyers, et Jean-Jacques, le fils de l'horloger de Genève.

Durement élevé par une vieille domestique, — entre un père déjà plus que quinquagénaire, et de grands frères dont il était venu rogner la part d'héritage, — on le mit au collège d'Harcourt, vers l'âge de huit ou neuf ans. Il y faisait sa quatrième, lorsque ses études furent interrompues par un grave accident : il fallut, dit-on, le tailler de la pierre; et l'opération fut sans doute mal faite, puisqu'il s'en ressentit toute sa vie². Quand il fut rétabli, il passa du collège d'Harcourt au

1. On lit dans une lettre de Mathieu Marais à Bayle, datée du 25 mai 1698 : « M. Despréaux me pria de lui prêter votre livre : — c'étaient les *Reflexions sur le Jugement de l'abbé Renaudot sur le Dictionnaire* — et après en avoir lu une partie, il m'en parla avec une ad-

miration qu'il n'accorde que très rarement; et il a toujours dit que vous étiez marqué au bon coin : et de cette marque il n'en connaît peut-être pas une douzaine dans le monde »

2. Hévétius, dans son livre de *l'Esprit*, donne de l'accident une autre version.

collège de Beauvais. On le destinait à l'Église; et au sortir de sa philosophie, pendant un an, il étudia la théologie en Sorbonne. Mais, en ce temps-là, si du moins nous en croyons un témoin très autorisé, « la théologie n'était qu'un amas confus d'opinions humaines, de questions badines, de puérités, de chicanes, de raisonnements à perte de vue; tout cela sans ordre, sans principes, sans liaison des vérités entre elles; barbarie dans le style, fort peu de sens dans tout le reste¹ »; et Boileau s'en dégoûta vite. Aussi bien ni Pascal, ni Bossuet, ni Malebranche, n'avaient-ils encore écrit; et, d'ouvrage de talent sur cette matière de la religion, on ne connaissait guère que le livre d'Arnauld sur *la Fréquente Communion*.

Notons encore que le droit, dont on voulut ensuite que le jeune homme essayât, — pour en faire sans doute un commis au greffe, ou quelque chose d'approchant, — ne lui plut guère davantage. Il n'en retint que ce qu'il en fallait pour s'en moquer avec autorité. Cela ne l'empêcha pas de se faire recevoir avocat, et même la tradition rapporte qu'il plaida.

Mais, sur ces entrefaites, en 1657, la mort de son père l'ayant mis en possession d'une petite fortune de 12 000 écus, — c'en serait aujourd'hui plus du triple, — il abandonna le barreau comme il avait fait la Sorbonne; et, libre désormais de ses goûts et de sa personne, il suivit son caprice, qui était de rimer. Les premières pièces qu'il laissa courir se glissèrent dans un recueil dont le titre n'inviterait guère à y chercher le futur ennemi des précieuses: c'étaient le premier *Sonnet sur la mort d'une parente*, et les *Stances sur l'École des femmes*, imprimés dans les *Délices de la poésie galante des plus célèbres auteurs de ce temps*, en 1663, chez le libraire Ribou. Cependant quelques-unes de ses satires étaient déjà composées, et la plus ancienne même depuis trois ou quatre ans, cinq ans peut-être. Elles parurent, précédées du *Discours au Roi*, chez Barbin, en 1666, au nombre de sept. Les huitième et neuvième, *sur l'Homme* et *à Son Esprit*, précédées du *Discours sur la Satire*, en prose, ne virent le jour que deux ans plus tard².

Depuis les *Provinciales*, dix ans auparavant, — et si l'on excepte toutefois les *Précieuses ridicules* et *l'École des femmes*, qui sont à part, — aucun ouvrage, de vers ou de prose, n'avait fait plus de bruit, suscité plus d'ennemis à son audacieux auteur, ni, en revanche, et dans un autre genre que les *Petites Lettres*, n'allait opérer plus et de plus brusques conversions.

Pour s'en rendre compte, il n'est pas inutile de rappeler ici quels grands hommes étaient à la mode vers 1660, et quels livres lisaient les dames, dans les ruelles du temps. A l'Hôtel de Bourgogne,

Comme elle n'est pas moins ridicule qu'indécente, les ennemis de Boileau n'ont pas manqué de l'adopter.

1. *Vie du père Malebranche*, par le père André, de la Compagnie de Jésus,

publiée par le père Ingold. Paris, 1886. Poussielgue.

2. Voyez dans l'édition de Berriat-Saint-Prix, tome I, la *Bibliographie* des éditions de Boileau.

chez les « Grands Comédiens », on jouait donc le *Stilicon* de Thomas Corneille, la *Stratonice* de Quinault, le *Démétrius* de l'abbé Boyer; et Molière même, sur son propre théâtre, quand il voulait donner la tragédie, en était réduit à la *Zénobie* de M. Magnon. Connaissez-vous encore l'*Ostorius* de l'abbé de Pure? Du grand Corneille, j'aime mieux ne rien dire que de rappeler où il en était. Cependant, les romans de La Calprenède : *Cassandre*, *Cléopâtre*, *Pharamond*, et ceux de Madeleine de Scudéri, cette « illustre fille » : *Ibrahim*, *Cyrus*, *Clélie*, se faisaient suivre avidement jusqu'au dixième, jusqu'au douzième volume¹. A la cour, mariés ensemble en la personne d'Anne d'Autriche et de Mazarin, dominaient le faux goût italien et la grandiloquence espagnole. Que si d'ailleurs on se lassait quelquefois du romanesque et de l'héroïque, du tendre et du passionné, si l'on éprouvait le besoin de se détendre, et de rire, après avoir pleuré sur les infortunes de tant de grandes princesses, on se divertissait au *Virgile travesti*, de ce « fiacre de Scarron », ou bien encore à la *Rome ridicule*, du sieur de Saint-Amant. C'est dommage que nous n'ayons pas son *Poème de la Lune*, « celui qu'il porta à la cour », nous dit Boileau dans une note des *Satires*, et « où il louait le Roi, surtout de savoir bien nager »! Enfin, au-dessus d'eux tous, avec son poème qui venait de paraître, en 1656, — et dont les meilleurs juges ne pensaient pas moins de bien que l'auteur, — s'élevait de toute la tête le « premier poète héroïque du monde », l'auteur de *la Pucelle*, ce Chapelain,

.... Puisqu'il faut l'appeler par son nom,

à qui Colbert, obéissant d'ailleurs à la désignation des beaux esprits et des académiciens ses confrères, allait bientôt confier la surintendance des lettres, si l'on peut ainsi dire, et la « feuille » des bienfaits du Roi.

On jugera de l'effet des *Satires* par celui que produisent aujourd'hui tous ces noms, dont même on remarquera que, si la plupart d'entre eux sont arrivés jusqu'à nous, c'est parce que Boileau les a jadis nichés dans un coin de ses vers. Il n'y a rien de plus décrié, littérairement s'entend, ni de plus ridicule; et c'est à peu près ainsi que, sans les *Provinciales*, quelle mémoire conserverait encore les noms d'Escobar ou du père Bauny? Les victimes de Boileau, comme celles de Pascal, leur doivent, et ne doivent qu'à eux, d'être devenues immortelles comme eux².

1. Tout en les jugeant à leur valeur, on sait le plaisir que Mme de Sévigné prenait encore, bien des années plus tard, dans ses grands bois, à relire *Cléopâtre* ou *Cassandre*. Ces grandes aventures la charmaient toujours; ces coups d'épée la ravissaient d'aise. Les romans de La Calprenède et de Mlle de Scudéri n'ont en effet été dépoésésés

de leur longue popularité qu'au commencement du XVIII^e siècle, par les romans de Lesage, et surtout par ceux de l'abbé Prévost.

2. C'est peut-être à quoi n'ont pas fait attention ceux qui ont essayé, comme Théophile Gautier et comme Philarrète Chastes, de réhabiliter les « victimes de Boileau ».

J'insiste sur cette comparaison : d'abord, parce que je n'en saurais imaginer qui soit plus agréable à Boileau dans sa tombe ; et puis, parce que le service que rendirent les *Satires* n'est comparable effectivement qu'à celui que nous devons aux *Lettres provinciales*. Bien plus, il est le même ! Lorsque les *Provinciales* parurent, la prose française, encore incertaine, hésitant entre deux directions : l'une, que lui indiquait l'exemple du succès de Balzac, de ses *Lettres*, de son *Prince*, de son *Socrate chrétien*, — où d'ailleurs il y a d'assez belles choses, des choses bien dites, d'harmonieuses cadences¹ ; — l'autre, que lui montrait Voiture, et dans laquelle peut-être elle était engagée plus avant. Mais les *Provinciales* lui en ouvrirent une troisième, et la bonne, ou la seule, celle dont aucun écrivain ne s'est depuis lors écarté qu'au pire dommage du naturel et de la vérité. Pareillement les *Satires*. Certes, en avait fait de beaux vers avant Boileau. On en avait fait de plus beaux qu'il n'en devait jamais faire. On en avait fait de charmants, dont aucuns des siens ne devaient jamais approcher pour la grâce, pour le charme, pour la volupté. Ronsard et du Bellay, Remy Belleau, Desportes même et Bertaut en sont pleins : — Voiture aussi. Mais Corneille seul peut-être à ses débuts, entre 1650 et 1656, en avait fait de parfaitement naturels, et, de son vivant même, il faut bien dire qu'ils étaient comme ensevelis dans l'oubli avec les comédies de sa première jeunesse : *Mélite*, *la Veuve*, *la Galerie du Palais*,... C'est ce vers naturel, qui ne cesse pas d'être un vers en exprimant les choses de la vie commune, que les contemporains aimèrent d'abord et applaudirent dans les *Satires* de Boileau. C'est ce vers naturel, voisin de la prose, comme en latin celui des *Satires* et des *Épîtres* d'Horace, mais toujours plein de sens, et relevé par la justesse du trait, par l'heureux choix des mots, par la surprise de la rime rare, qui fit école. C'est ce vers naturel enfin dont nous pouvons, dont il faut savoir encore aujourd'hui, — si le coup d'aile, si l'inspiration, si la poésie même y manquent, — reconnaître pour lant et apprécier la vigueur, la précision, la probité surtout :

Car ce vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose :

et il le dit même généralement bien². D'examiner là-dessus si, comme tous les critiques dont l'ambition est de joindre eux-mêmes l'exemple au précepte, Boileau n'a pas pris plus d'une fois les bornes

1. On y pourrait même au besoin signaler encore quelque chose de plus, et, par exemple, des traits dont Molière, dont Pascal, dont Bossuet, dont Voltaire même n'ont pas dédaigné de faire leur profit.

² Sainte-Beuve a dit, en assez méchants vers :

Despréaux l'éternel que toujours on
[oppose,

Quand, de son vers sensé, si voisin de
[la prose,
Il relevait pourtant la limite et le tour,
N'a-t-il pas maint secret, tout neuf au
[premier jour,
Que Chapelain blâmait....

Voyez encore, sur ce sujet de la « poésie réaliste », le *Boileau* de M. G. Lanson dans la collection des *Grands Écrivains français*.

de son génie pour les bornes de l'art, c'est une autre question. Mais, à sa date, on ne saurait exagérer l'importance du service rendu. Les *Satires* ont sauvé la poésie française des dangers qui la menaçaient tout au début du règne de Louis XIV : emphase d'un côté, préciosité de l'autre ; — et n'était-ce pas des mêmes périls que les *Provinciales* avaient retiré la prose ?

Aussi n'est-il pas étonnant qu'aussitôt qu'elles eurent paru, les poètes, — je veux dire les vrais poètes, — Molière, La Fontaine, Racine, avec tous leurs amis, se soient comme groupés autour de Boileau. Lié lui-même avec eux depuis déjà quelques années, toujours prêt à les soutenir et à combattre pour eux, ayant publié, comme on l'a dit, ses jolies *Stances sur l'École des femmes*, et composant alors sa *Dissertation sur Joconde*, ce serait sans doute aller trop loin, beaucoup trop loin, que de voir dans les *Satires*, autant que l'expression des haines littéraires, des doctrines, des idées de Boileau, celle des idées aussi, des doctrines et des haines de Racine, de La Fontaine, de Molière. Molière est plus profond ; La Fontaine est plus libre, et plus irrégulier ou plus capricieux ; Racine, moins bourgeois, est beaucoup plus hardi. On ne faisait pas d'ailleurs en ce temps-là, ou, pour mieux dire, on ne faisait plus de manifestes littéraires.

Mais ce qui est certain, c'est que leurs ennemis, à tous les quatre, étaient les mêmes ; et que, par exemple, les « censeurs » de *l'École des femmes*, à commencer par M. Boursault, devaient un jour être ceux de *Britannicus* et de *Phèdre*. Nous ne pouvons pas douter non plus que, dans ces cabarets littéraires, — *Au Mouton blanc*, *A la Pomme de pin*, — où les quatre amis tenaient volontiers leurs assises, en compagnie de quelques hommes d'esprit, Chapelain, Furetière, et de quelques grands seigneurs, comme les Vivonne et les Nantouillet ; que, chez lui, rue du Vieux-Colombier, où il habitait alors ; que dans quelqu'une enfin de ces promenades qu'ils faisaient parfois ensemble du côté de Versailles, et dont le prologue de la *Psyché* de La Fontaine nous a conservé le souvenir, Ariste — c'est Boileau — n'ait lu à Gélaste, à Polyphile et à Acinthe ses premières *Satires* ; n'en ait, sur leur conseil, effacé un nom pour y en mettre un autre ; n'ait provoqué, discuté, contredit, accepté leur jugement avant de s'exposer à celui du public. Et ce qui est plus certain encore que tout le reste, parce que nous avons leurs œuvres, là, sous la main, pour nous en assurer, c'est que l'idéal poétique de Molière, de La Fontaine, de Racine, est constamment le même que celui de Boileau. Je veux dire qu'il n'en diffère que dans la mesure où diffèrent d'abord les genres dans lesquels ils se sont illustrés, et ensuite leurs génies entre eux. Même celui de qui l'observation semblerait le plus contestable — j'entends La Fontaine — est au fond celui dont elle l'est le moins. Toute une partie de son œuvre, antérieure aux *Satires* et à *l'École des femmes*, est dans le goût de Voiture et de Bensérade ; mais une autre est vraiment de lui ; et c'est celle qu'il a

écrite, sinon sous l'influence, du moins après, et d'après les *Satires* de Boileau¹.

Très nettement indiqué dans les premières *Satires*, — mais par préterition, en quelque sorte, et enveloppé dans ses attaques contre l'auteur d'*Alaric* ou contre celui de *la Pucelle*, comme l'amour de la vérité l'est dans la dénonciation de l'erreur ou du mensonge, comme une affirmation l'est dans la négation de son contraire, comme l'aveu de nos goûts enfin l'est dans l'expression de nos antipathies, — cet idéal se dégage et se précise dans les *Satires VIII* et *IX*, ou encore dans le *Dialogue des Héros de Romans*, qui n'a paru que beaucoup plus tard, à la vérité, mais qui est bien de cette époque, et dont la plaisanterie manque de grâce et de finesse, est trop longue et trop lourde, mais dont le sens est si clair! Puis, le goût de Boileau s'épure dans les *Épîtres*; il s'élargit; il se raffine; et les amis du satirique lui rendent alors ce qu'ils en ont reçu. Si l'on a pu dire en effet avec vérité que, sans les conseils et les encouragements de Boileau, Molière aurait peut-être écrit moins de *Misanthrope* que de *Pourceaugnac*, Racine plus de *Bérénice* que de *Britannicus*. La Fontaine moins de *Fables* et beaucoup plus de *Contes*, on doit dire également que *Tartuffe*, *Iphigénie*, les *Fables*, en justifiant ou en dépassant les espérances de Boileau, ne lui donnent pas, sans doute, mais lui révèlent ou lui font entrevoir quelques-unes des qualités qui lui manquent. Son talent, un peu vulgaire, vraiment bourgeois dans les premières *Satires* — *le Repas ridicule* ou *les Embarras de Paris*, — s'élève; et son style, un peu raide jusque-là, s'assouplit, dans l'*Épître à M. de Guilleragues*, par exemple, ou dans l'*Épître à Seignelay*. Peu s'en faut qu'il n'atteigne, dans les premiers chants du *Lutrin*, à la perfection de la bonne plaisanterie. Lui-même, admis à la cour, personnellement goûté de Louis XIV, cède à l'usage du monde quelque chose de sa verdeur et de son âpreté premières.

L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage.

Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage!

Ce basochien frondeur devient presque courtisan, et, dans la fréquentation des grands seigneurs et des belles dames, il déponille quelques-uns de ses préjugés héréditaires. Racine est là d'ailleurs, son ami préféré, pour contenir au besoin la pétulance du satirique et réprimer d'un coup d'œil les saillies de sa verve indiscreète. Enfin, en 1674, la publication de *l'Art poétique* l'achève d'établir dans son rôle d'arbitre et de juge presque souverain des choses de la littérature, en dépit des envieux, en dépit aussi de l'Académie, dont il n'est pas encore, dont il ne sera que dix ans plus tard, en 1684, parce que

1. On ne l'a pas assez remarqué : premier, qui s'ignore encore, ressemble qu'il y a deux La Fontaine, dont on ne bien plus aux précieux de son temps lit guère que le second, mais dont le qu'à lui-même.

le Roi l'aura voulu. Il a usé ses ennemis, si je puis ainsi dire; et certes ses combats ne sont pas terminés, mais, quand nous le verrons rentrer maintenant dans la lutte, il ne sera plus le révolutionnaire qu'il fut, qu'il est encore dans le premier chant au moins de son *Art poétique*: il sera lui-même une autorité, il sera un ancien, il sera un classique.

II

Quel est donc son idéal? ou, pour parler plus conformément à la langue de son temps, quelle est sa doctrine? et, dispersée comme elle est dans son œuvre, pensera-t-on qu'il soit inutile de la ramasser ici tout entière sous deux ou trois points de vue? En lui laissant l'honneur, qui fut le sien, de l'avoir traduite en beaux vers, en vers heureux et brillants de bon sens, on essaierait de faire, en même temps que sa part, celle aussi des influences, des circonstances. Et si, peut-être, pour préciser la doctrine, on lui prêtait une forme plus systématique, des contours plus arrêtés qu'elle ne les eut jamais dans sa pensée, ses admirateurs ne s'en plaindraient pas, puisqu'ils en verraient mieux la portée, ni ses ennemis non plus, puisque les côtés faibles n'en seraient ainsi que plus apparents.

Comme Molière, dont la supériorité d'âge et de génie nous autorise à supposer qu'il fut en ceci le conseiller, le maître, ou l'inspirateur même de son jeune ami, le premier objet que Boileau se propose, et le premier article de sa doctrine, c'est d'essayer de ramener l'art, qui, depuis si longtemps, — depuis le temps au moins de Ronsard et de la Pléiade, — s'en était diversement, mais tous les jours écarté davantage, à l'imitation de la nature et à l'expression de la vérité. Car dirai-je qu'alors, un peu partout, dans ces « cabinets où la vertu était révérée sous le nom d'Arthénice », comme dans ce logis de la vieille rue du Temple, où Mlle de Scudéri « tenait ses samedis », on avait horreur de la nature? Ce serait trop dire, mais, assurément, on la trouvait « commune »; et les moyens d'art qu'il fallait bien qu'on lui empruntât, on ne s'en servait que pour « l'embellir », autant dire, en bon français, pour la défigurer. Les uns, sur les traces de l'auteur du *Ciel* et de *Rodogune*, s'évertuaient pour faire « plus grand », et les autres, sur les brisées de l'auteur du *Roman comique* et de *Dom Japhet d'Arménie*, plus « plaisant » que nature. Non seulement au barreau, mais jusque dans la chaire même, on ne voulait rien que de « rare », que « d'imprévu », que de « surprenant »¹. Et tous ensemble, dans les salons comme au théâtre, dans

1. J'ai essayé de marquer ailleurs l'origine de ce double courant. — Voyez *Études critiques et l'Évolution des genres*. T. I. Pour ce qui est de la chaire et du barreau, on trouvera les indications nécessaires dans le livre de M. Jacquinet : *les Prédicateurs du XVIII^e siècle avant Bossuet*, et dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Joignez y le *Bossuet* de Mgr Freppel. Paris, 1895. Letaux.

les romans comme à l'Académie, en s'éloignant de la nature, on ne semblait travailler qu'à séparer l'art d'avec la vie, qui en est pourtant la matière, le support, et la raison d'être, si ce n'est pas l'homme qui est fait pour l'art, mais bien l'art qui est fait pour l'homme.

C'est ce que Boileau vit admirablement, avec une promptitude et une sûreté de coup d'œil extraordinaires chez un jeune homme d'une vingtaine d'années. C'est ce qui souleva d'abord son bon sens bourgeois; et, comme il avait dirigé contre cette littérature, — aristocratique jusque dans le burlesque même, et surtout artificielle, — tous les traits de sa satire, c'est aux leçons de tous les beaux esprits qu'il résolut d'opposer celles de ses *Épîtres* et de son *Art poétique* :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable....

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant,
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent....

Jamais de la nature il ne faut s'écarter....

C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime....

Que la nature donc soit notre étude unique....

L'imitation de la nature, voilà la règle de toutes les règles, celle qui précède, qui enveloppe, et qui résume les autres. Ou, mieux encore, il n'y en a pas d'autres; et, bien loin d'avoir pour objet de corriger la nature, de lui donner, selon l'expression du temps, le « goût puissant », le « goût terrible », le « grand goût », les principes de l'art ne doivent tendre, en nous apprenant à la mieux voir, qu'à nous faciliter l'imitation de cette nature même. Point de mystères, comme on le croirait à lire les *Préfaces* de Chapelain — celle de *l'Adone*, celle de *la Pucelle* — ou les *Eramens* eux-mêmes du grand Corneille, qui venaient justement de paraître, mais quelques observations très simples, tirées du bon sens ou de l'expérience, et traduites simplement, sans pédantisme ni recherche d'esprit, dans la langue de la nature et de la vérité. Le reste, c'est le temps qui nous l'apprendra.

Si notre astre en naissant nous a formés poètes.

Et l'on sait assez que Boileau lui-même, toutes les fois qu'il l'a fallu, c'est-à-dire aussi souvent que le sujet l'a permis ou demandé, n'a pas craint de pousser le principe à ses presque extrêmes conséquences. On en trouverait la preuve, au besoin, dans *le Lutrin*, par exemple, ou encore dans cette *Satire des femmes*, la moins galante sans doute, et, si l'on veut, l'une des plus déplaisantes, mais l'une pourtant aussi des meilleures qu'il ait écrites. « Elle étincelle de beautés », a-t-on

pu dire ¹, et j'ajoute que ce sont des beautés « naturalistes ». Si d'ailleurs j'emploie le mot, c'est qu'il est de la langue du xvii^e siècle, et qu'on en usait dans le sens où nous le prenons encore aujourd'hui pour désigner, — dit un texte précis, — l'opinion qui « estimait nécessaire l'imitation exacte du naturel en toutes choses ² ».

Mais une question s'élève ici. Chacun de nous a sa manière à lui de voir la nature; et, d'autre part, on ne déforme la nature, dans un sens ou dans l'autre, on ne la « perfectionne » ou on ne la « dégrade », on ne fait plus laid ou plus beau que nature, qu'avec des moyens, quels qu'ils soient, qui sont eux-mêmes encore et toujours de la nature ³. N'y a-t-il pas aussi de certaines gens dont le naturel est de n'en pas avoir? rendrons-nous donc à la lettre les deux vers de *l'Art poétique*:

Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux...?

et croirons-nous qu'effectivement le « naturalisme » de Boileau s'étende à l'imitation de la nature entière? Nous nous tromperions gravement: et, pour vouloir ici faire Boileau trop moderne ou trop contemporain, nous le ferions trop peu ressemblant.

Non, assurément, Boileau ne veut pas qu'on imite la nature tout entière, car d'abord, la nature extérieure, cette nature mouvante, sensible et colorée, que Rousseau découvrira plus tard, le xvii^e siècle ne l'a pas connue. Je précise et j'appuie. Le xvii^e siècle a joui de la nature, mais il ne l'a pas connue. Boileau lui-même, entre deux satires, a joui de son jardin d'Auteuil, puisqu'il se l'est payé, et que, quand il n'en a plus pu jouir, il l'a vendu. Il s'est plu à Hautville, chez son neveu, « l'illustre M. Dongois », greffier en chef du Parlement, puisqu'il y est allé, ou à Bâville, chez les Lamoignon. Il a aimé, comme nous, le soleil, les bois et la verdure; il a chassé; il a même pêché à la ligne; mais « sans phrases »; et il n'a point fait de la « littérature » avec des plaisirs qui lui paraissaient trop « naturels », tout justement, sinon pour être rappelés ou contés en souriant, dans les vers d'une épître agréablement familière, du moins pour être « célébrés » ou « chantés ». Ce n'en est pas la mode, en son temps. La forte et naïve personnalité des écrivains d'alors absorbe en soi cette nature parmi laquelle, au contraire, depuis plus de cent ans, nous nous répandons jusqu'à nous y anéantir. Ou, si l'on veut encore, ils ne jouissent de la nature que comme nous faisons de respirer, par exemple, ou de vivre, sans presque nous en apercevoir — quoique ce soit pourtant un réel, un vif plaisir — et sans jamais

1. L'expression est de Sainte-Beuve.
2. Voyez, dans les *Conférences de l'Académie royale de peinture et sculpture*, une très curieuse con-

férence du peintre Testelin.

3. Il est peut être intéressant de faire observer que c'est Shakespeare qui l'a dit. *Le Conte d'hiver*, IV, 5.

éprouver le besoin de connaître le jeu de nos organes ou la composition de l'atmosphère. L'idée nous en vient-elle, c'est un signe que nous sommes malades. Aussi, parce qu'il est de son siècle, et parce qu'il est aussi de sa condition, la nature extérieure, qui tient si peu de place dans l'œuvre de Boileau, où je ne la vois représentée que par quelques saules,

Et des noyers souvent du passant insultés,

n'en a-t-elle pas plus dans sa doctrine que ce qu'elle en peut occuper dans une « élégante idylle ». Pour Boileau, comme pour Molière, le mot de « nature » ne signifie que ce qu'il peut signifier pour des Parisiens du xvii^e siècle, et nous ne devons l'entendre uniquement que de la nature humaine.

Mais encore, elle-même, cette nature humaine, la copierons-nous au hasard, sans discernement et sans choix? Et s'il y a, par exemple, des actions indifférentes; s'il y en a de basses; s'il y en a même d'ignobles, — fonctions plutôt qu'actions, qui nous rabaissent et qui nous humilient, *naturelles* pourtant: — faudra-t-il qu'en faveur de leur naturel nous pardonnions à leur ignominie? Ce serait le pur naturalisme, tel qu'aussi bien Molière et La Fontaine, — l'auteur des *Contes* et celui du *Malade imaginaire*, — y eussent volontiers incliné. Boileau, lui, tout gaulois qu'il soit, ne va pas jusque-là. Des convenances le retiennent, des préjugés peut-être, une manière habituelle de vivre décente et ordonnée, la difficulté d'oser sur le papier ce qu'à peine hasarderait-il, entre Chapelain et Champmeslé, ou chez Ninon, après boire, dans la liberté du vin. Il est bourgeois, vous dis-je; et le sentiment de la tenue, de la respectabilité, du « comme il faut », fait partie dès ce temps-là d'une âme vraiment bourgeoise. Boileau, comme tous les bourgeois, a besoin de considération. S'il consent donc, s'il veut, s'il demande avec Molière que l'on imite la nature, il veut au moins que ce ne soit qu'en ce qu'elle a de plus humain. Et, en effet, pourquoi le poète essaierait-il de nous intéresser à la ressemblance des choses dont les originaux ne nous intéressent point, quand encore ils ne nous sont pas importuns ou odieux? L'influence de Port-Royal, où Boileau s'honore d'avoir ses plus illustres amis, celle de Pascal en particulier, — dont je ne fais que paraphraser une pensée bien connue sur « la vanité de la peinture », — vient ici contre-balancer l'influence, unique et souveraine jusque-là, de Molière.

Conséquemment à ce principe, nous éliminerons donc d'abord du domaine de l'art la représentation des parties inférieures de la nature humaine. Puisque effectivement elles nous sont communes avec les animaux, ce n'est point par elles que nous sommes hommes, c'est en dépit d'elles; et notre humanité ne relève évidemment pas de nos sens, puisque, au contraire, ce qui nous rend hommes, c'est le pouvoir que, seuls dans la nature, nous sommes capables d'exercer sur